Document generated on 08/11/2025 1:02 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

David Turgeon, Francis Catalano, Louise Desjardins

André Brochu

Number 150, Summer 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/69227ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Brochu, A. (2013). Review of [David Turgeon, Francis Catalano, Louise Desjardins]. *Lettres québécoises*, (150), 18–19.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par ANDRÉ BROCHU

✪✪✪✪

DAVID TURGEON
Les bases secrètes
Montréal, Le Quartanier, « Série QR », 2012, 200 p., 21,95 $.

Le triomphe du romanesque

Voilà qui a de quoi surprendre : un livre qui vous emporte d'un bout à l'autre de sa trajectoire et qui, pourtant, se moque bien des lois du genre narratif.

DAVID TURGEON

En fait, c'est le Roman, si souvent maltraité de nos jours, qui en prend pour son rhume, car aucune véritable histoire n'est racontée. Mais le *romanesque* est bien présent grâce au foisonnement des intrigues de détail. Le romanesque témoigne alors à sa façon d'une fidélité à la tradition, tout en concourant à sa nécessaire remise en question, dans le sens de la modernité.

L'auteur

David Turgeon, qui est d'abord un auteur de bandes dessinées, sait raconter. Ce qui étonne toutefois, c'est que ce spécialiste de l'image bien taillée est aussi un remarquable écrivain, doué non seulement d'imagination mais d'un style nourri, vivant, capable d'évocations prenantes.

Les bases secrètes, à plusieurs égards, a de la tenue. On est d'abord surpris de sa verve très française, étrangère à la quotidienneté québécoise. On ignore où se passent les actions, mais ce pourrait bien être en France, les noms des personnages étant fortement hexagonaux : Irénée Manche, Alceste, Bilitis, Charlotte, Odile et Christophe Charpelle, Patricia Trente, etc. Malgré ces particularités, on s'intéresse beaucoup aux personnages, dessinés d'une main très sûre tout comme des personnages de BD raffinée.

Autre caractéristique : s'il est difficile d'identifier le personnage central, une réalité bien matérielle s'impose comme thème majeur : le *livre*. Les personnages sont presque tous au service du livre, comme lecteurs, éditeurs, libraires, attachés de presse ou, surtout, comme écrivains. Il pourrait s'agir d'un livre sur le livre, mais l'auteur, dans un communiqué, s'en défend, tout comme il se défend d'avoir privilégié une femme, la chanteuse Ruth Babaïan, comme centre du récit. En effet, d'autres figures féminines, telle Simone Kessler qui s'offre à ses amants dans la grande roue du parc d'attractions, pourraient revendiquer le même statut.

La dispersion

Les histoires sont pittoresques, mais elles se percutent réciproquement et ne visent aucunement à constituer une narration continue. D'ailleurs les titres des chapitres qui surplombent les pages sont interrompus les uns par les autres, repris plus loin, forment une poignée d'énoncés aléatoires qui montrent bien que les histoires sont toutes présentes dans chacune ; et les personnages, malgré d'occasionnelles rencontres, existent en dehors d'un projet de récit commun.

Et puis, comment interpréter des titres tels que « Les bases secrètes », « Une main dans l'eau froide », « La peau sous les ongles », « Le sang tranquille », « Le puits aux labyrinthes » ? La fantaisie et la poésie triomphent. Il faut une immense maîtrise de l'écriture pour relever avec succès le défi d'une telle formule — et encore, il n'est pas sûr qu'elle plaise à tous les lecteurs ! Notons, en tout cas, qu'il ne s'agit pas d'une aventure purement formelle ou intellectuelle mais d'un divertissement supérieur, semblable à ceux que certaines bandes dessinées peuvent offrir.

✪✪✪

FRANCIS CATALANO
On achève parfois ses romans en Italie
Montréal, L'Hexagone, coll. « Fictions », 2012, 366 p., 27,95 $

L'Italie en italique

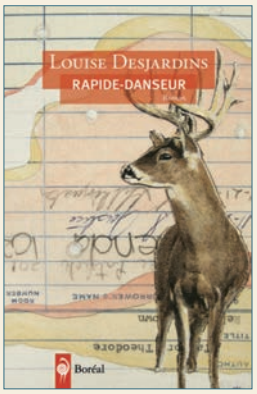
Un jeune Québécois, de père italien et de mère québécoise, va faire ses études de doctorat à l'Université La Sapienza de Rome. De ce récit, qui est très peu un récit, résulte une évocation prenante de la Ville éternelle, mais aussi d'autres belles villes d'Italie, notre boursier étant un grand voyageur. Et un styliste qui donne l'impression de tout écrire en italique…

Parmi les procédés d'écriture auxquels recourt volontiers Francis Catalano, la paronomase, qui consiste à rapprocher des mots de sens différents mais de sonorités semblables, est l'un des plus fréquents. Je cite : « Saint, sein, sain et ceint ! » Ou encore : « Pise me pèse. » Telle tour « a été longtemps effroi avant d'être beffroi. » Etc. On frôle souvent le jeu de mots forcé, comme dans ce qui suit : « nous trinquons à la santé de l'été — en réalité nous trinquons au simple fait d'"avoir été". »

Du grand style

Le style ne se limite pas aux paronomases, et l'on est souvent émerveillé par l'écriture de l'auteur. Le moindre petit détail quotidien — on chercherait en vain des contenus romanesques plus substantiels — est propulsé à une hauteur signifiante qui commande l'admiration. Par exemple, cette description de la voix d'une femme au téléphone : « J'entends à nouveau la conversation de Carolina F., sa bouche frôlant le transmetteur pointillé d'orifices, j'imagine les séquences ondulatoires de sa voix se transformer en courant électrique, puis se précipiter dans la dimension parallèle des câbles… », etc. L'infiniment petit de l'existence est l'objet constant de l'attention du narrateur, qui n'aime rien tant que multiplier les prises sur l'immédiat, par exemple à l'aide d'inlassables énumérations : « On trouve dans ce marché de vêtements beaucoup de cuir, blousons, cravates curieuses, originales, chandails en cachemire à couper le souffle, anoraks, bérets, gants de qualité, griffés. »

FRANCIS CATALANO



LOUISE DESJARDINS

Mais le récit ?

Ce qui manque à tout cela, néanmoins, c'est un récit. Comment le fils d'Italien qui découvre enfin le pays de ses pères perçoit-il ses origines ? Comment vit-il la confrontation avec le Québec qu'il porte en lui ? Comment le boursier inscrit à l'université assume-t-il le climat intellectuel auquel il doit se mesurer ? Quel enrichissement de l'âme lui apportent ses nombreux périples en Italie, et comment sa vie affective se nourrit-elle au contact des nombreux amis et amies et, surtout, de Caroline F. qui éveille son désir ? Point de réponse à ces questions. Il faudra les 350 pages du livre pour qu'un rapprochement commence à s'effectuer avec celle que le narrateur ne cessera d'identifier par l'initiale de son patronyme, et l'on est bien loin encore des engagements intimes. Tout au long du livre, le narrateur reste au seuil d'une aventure, satisfait de tout rêver par l'écriture. Doit-on voir là la fidélité du poète qu'est avant tout Francis Catalano, auteur de plusieurs recueils, à une forme d'écriture qui privilégie l'évocation au détriment de la narration ?

✪✪✪

LOUISE DESJARDINS
Rapide-Danseur
Montréal, Boréal, 2012, 168 p., 20,95 $.

Quand la mère meurt

Voilà qui est presque un roman, un vrai. Il ne lui manque qu'un aboutissement pour devenir une histoire complète et résoudre les conflits qu'il met en œuvre. Hélas, le « danseur » du titre, qui sert quelque peu de métaphore au livre, reste une patte en l'air.

On est d'abord frappé par une écriture qui mord dans le réel, au point d'exclure toute forme de lyrisme, mais elle ne déçoit pas pour autant. L'âpre vérité que vit Angèle ne peut être dite que sobrement.

Père et mère

Angèle est une « solitaire invétérée » qui, à trente ans, est mise à la porte de la maison par ses parents. Elle décide alors de fuir Montréal et de se réfugier en Abitibi, en coupant tous les ponts. Pourtant, elle se rend dans le village d'où venait son père, qu'elle a beaucoup aimé. Elle établit des liens avec deux femmes qui la mettent en contact avec Magdelaine, sœur de son père, qu'elle n'a pas revue depuis vingt ans. Rapide-Danseur, tel est le lieu où aboutit la rebelle. À la mort de sa tante, elle hérite de la maison.

C'est surtout sa mère qui a scellé le destin d'Angèle par une odieuse domination. Curieusement, cette femme est cultivée et elle initie ses deux enfants aux arts et aux lettres. Elle est aussi sensible aux questions sociales, bien qu'elle appartienne à la classe aisée. Mais elle fait peser sur son entourage, en particulier sur Angèle, une autorité tout arbitraire, qui entraîne chez la jeune fille l'impossibilité de l'aimer. Angèle quitte sa mère à tout jamais, de la même façon qu'elle a abandonné son fils Alex, fruit d'une liaison à l'âge de dix-sept ans. Et lorsque sa mère meurt, elle refuse d'aller honorer sa dépouille, mais elle est néanmoins hantée par les souvenirs de son passé. Tel est le personnage : plein de contradictions, comme, du reste, tous ses proches. Mais elle surtout.

Le roman se termine sur une allusion à Alex, comme s'il constituait la clé d'un possible dénouement du récit, mais celui-ci reste bien ouvert.

Le cercle narratif

Le récit évoque d'abord les événements marquants de la vie d'Angèle depuis son enfance jusqu'au moment présent marqué par la mort de sa mère, sans respecter l'ordre chronologique, puis reprend ces segments de vie dans un autre ordre, mais en les développant davantage. Les personnages importants atteignent alors leur pleine visibilité. Il arrive souvent que les moments du présent se superposent à ceux du passé et que les personnages apparaissent ainsi comme des doubles les uns des autres, l'existence étant dès lors une mécanique où tout se répète de façon infernale. Angèle dit de son fils Alex : « [...] peut-être qu'il a besoin d'être seul lui aussi, comme je suis seule maintenant, sans ma mère pour me dire quoi faire [...]. Ma mère ne m'impose plus rien, je ne m'impose plus rien [...]. » (p. 99)

Le roman se termine sur une allusion à Alex, comme s'il constituait la clé d'un possible dénouement du récit, mais celui-ci reste bien ouvert. La question multiple de la mort de la mère, de l'impossible décision d'aller à Montréal se pencher sur son cercueil, de « se promener comme des yoyos entre le Nord et le Sud » (p. 165), de se réfugier ou non dans l'amour de Ray, le présent conjoint, ne représente aucun progrès de l'intrigue par rapport à tout ce qui précède.